

# PROPA




# GANDE

“  
**SOUS LA TÉLÉ,  
LA PLAGE.**  
”

ANONYME, XII<sup>e</sup> SIÈCLE

éditions  
verticales

33 rue saint-andré-des-arts  
75006 paris  
tél. 01 49 54 16 55  
contact-verticales@gallimard.fr  
www.editions-verticales.com  
diffusion gallimard / distribution sodis

 A80707-5

3 260050 648479



François Bégaudeau  
**FIN DE L'HISTOIRE**



**EN LIBRAIRIE  
LE 23 AOÛT 2007**

ISBN 978.2.07.078472.1  
140 pages

François Bégaudeau est né en 1971. Enseignant en disponibilité (il travaille à l'adaptation cinématographique de *Entre les murs* avec Laurent Cantet), il est collaborateur régulier de diverses revues : *Inculte*, *Cahiers du cinéma*, *Transfuge* et, depuis septembre 2006, chroniqueur littéraire de « La matinale » sur Canal +.

Il est l'auteur aux Éditions Verticales de trois romans, *Jouer juste* (2003), *Dans la diagonale* (2005), *Entre les murs* (2006 ; Prix France Culture-Télérama 2006 ; Folio, 2007), d'une fiction biographique, *Un démocrate*, *Mick Jagger 1960-1969* (Naïve, 2005), et d'un essai collectif avec Arno Bertina et Oliver Rohe, *Une année en France* (Éditions Gallimard, 2007).

Le 5 janvier 2005, Florence Aubenas, journaliste à *Libération* depuis vingt ans, et Hussein Hanoun al-Saadi, son interprète-fixeur, sont enlevés, non loin de l'Université de Bagdad. Tous deux sont retenus en otages plus de six mois, quelque part en Irak. Le 11 juin 2005, ils sont remis en liberté par leurs ravisseurs puis rapatriés à Paris. Le mardi 14 juin, une conférence de presse est organisée dans un grand hôtel parisien. Avant de répondre aux questions de l'assistance, la journaliste se lance dans un récit circonstancié de trois quarts d'heure.

Ce monologue de l'ex-otage, repris *in extenso* en italiques, constitue l'ossature du nouveau livre de François Bégaudeau. Il va lui redonner chair et sens, par un jeu de digressions, commentaires, interprétations, associations d'idées, analogies, souvenirs.

Il s'agit d'abord de comprendre pourquoi ce récit de 45 minutes et 14 secondes est si captivant. Pourquoi et surtout comment, dans son inédite liberté de parole, cette captive-là est parvenue à déjouer les règles oratoires habituelles, à conjurer la solennité de la confession.



“  
Elle est venue leur dire  
quelque chose qu'ils ne savent pas.  
”

C'est la première dimension, presque pédagogique, de *Fin de l'histoire*. On y retrouve toute la subtilité des analyses de l'auteur de *Entre les murs*, sa façon de rester à la surface du discours, de mettre en relief les intonations, les mimiques qui l'accompagnent, bref toute la grammaire clandestine de l'oralité. Et quelle langue vivante que celle de Florence Aubenas ! Une langue en actes, blagues, lapsus, raccourcis, une langue rendue à la pleine liberté du subjectif, là où la déontologie du moment aurait préféré un communiqué pseudo objectif.

En fin analyste, François Bégaudeau nous fait entrevoir combien cette parole « déchaînée » est non seulement libérée, mais surtout émancipatrice. Elle permet à la journaliste d'inaugurer une autre façon de raconter l'Histoire, sans tabou ni précaution de circonstances. On assiste à une relecture anti-héroïque, à la fois ironique et pudique de l'événement. Autrement dit, à une conception minuscule, fragile de l'Histoire, et d'un rare humanisme, simplement parce que Florence Aubenas ose s'incarner dans une vérité personnelle.

On manquerait cependant l'essentiel de ce texte si l'on n'ajoutait pas que ce renversement des codes du discours officiel et de la langue de bois géopolitique, c'est justement une femme qui a su le mener à bien. C'est l'autre dimension, presque féministe, de *Fin de l'histoire*. Dans l'interstice des 45 minutes où Florence Aubenas prend la parole, le narrateur ponctue son discours de réminiscences personnelles, d'aventures — ou mésaventures — amoureuses. Et comme dans son premier roman *Jouer juste*, Bégaudeau met en scène un homme qui, aux prises avec l'amour, voit sa masculinité mise à mal. Il n'y a pas que Florence qui l'inspire ; il y aussi Mylène, qui revient à sa mémoire par des odeurs, et Jeanne qui, via ses répliques acides et drôles laissées sur son répondeur, renverse les rôles du jeu de la séduction. On dira simplement que *Fin de l'histoire* pose la question des femmes dans la société contemporaine et porte un regard positif sur elles. Et on laissera à chacun, *in fine*, le soin de sonder l'implication intime de l'auteur dans cet exercice d'admiration.



Olivia Rosenthal

# ON N'EST PAS LÀ POUR DISPARAÎTRE



EN LIBRAIRIE  
LE 23 AOÛT 2007

ISBN 978.2.07.078531.5  
224 pages

Olivia Rosenthal a publié six fictions (toutes aux Éditions Verticales) notamment *Mes petites communautés* (1999), *Puisque nous sommes vivants* (2000), *Les fantaisies spéculatives de J.H. le sémite* (2005). Elle a également expérimenté des formes d'écriture dramatiques : fictions radiophoniques ou pièces de théâtre. Sa première pièce de théâtre, *Les félins m'aiment bien* (Actes Sud-Papiers, 2004), a été mise en scène par Alain Ollivier au théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis. Olivia Rosenthal travaille actuellement à des performances en collaboration avec des cinéastes, écrivains ou plasticiens, qui ont été présentées dans divers lieux artistiques et festivals.



“  
Comment vous appelez-vous ?  
Pas moi.  
”

À partir de faits réels, la tentative d'assassinat de Madame T. par son époux, le livre raconte l'histoire d'un homme qui, atteint d'une maladie neurodégénérative incurable — la maladie d'Alzheimer — perd la mémoire et la raison. Monsieur T. se met à distance du monde, des siens, oublie qui il est, ne contrôle plus ses gestes, plonge un couteau dans le corps de sa femme. Ses proches s'en émeuvent. Il y a des dommages collatéraux. Et pour supporter ce qui sépare, ce qui désunit, ce qui défait irrémédiablement les liens, chacun des protagonistes de ce drame va redire l'histoire commune, la fuir ou l'inventer.

*On n'est pas là pour disparaître* est un roman où se croisent et alternent les voix de Monsieur T. (le malade), de son épouse, de ses médecins traitants, de la narratrice (nommément appelée « Olivia Rosenthal »). Paroles éparses auxquelles s'ajoute la chronique des relations d'Alois Alzheimer avec Emil Kraepelin, les chercheurs allemands qui ont défini le syndrome pathologique dit d'Alzheimer. Constamment interrompus et repris, ces fragments de textes composent, à la manière d'un vaste puzzle, les biographies des différents

protagonistes du récit. Biographies incomplètes, trouées, incertaines, imaginaires, que le lecteur aura pour charge de reconstituer en fonction de sa propre histoire. Biographies qu'il devra peut-être surtout, du seul fait qu'il est soumis au même titre que les autres personnages à la condition humaine, faire siennes, quoi qu'il lui en coûte. Entre autre, grâce aux « tests » récréatifs et spirituels que la narratrice propose : « Faites un exercice. Imaginez que vous puissiez effacer de votre mémoire une personne de votre entourage ainsi que tous les événements afférents à cette personne et dans lesquels vous êtes impliqué. Qui effaceriez-vous ? Sur qui exerceriez-vous ce magnifique pouvoir ? »

Exercice difficile, radical, qui consiste en réalité à s'affronter directement à sa mort psychique. Bien que le combat soit perdu d'avance, certains déploient une énergie considérable pour éviter le face à face, d'autres s'y abandonnent presque tranquillement, mais personne, ni le lecteur, ni la narratrice, n'y échappe. Graves ou amusés, nous retrouvons là tous les questionnements qui traversent nos vies. Et l'auteur, revenant à

ses risques et périls sur ses origines, finira par dévoiler le plus intime de lui-même.

Cette nouvelle fiction d'Olivia Rosenthal ne se lit ni comme une enquête médicale sur la maladie d'Alzheimer, ni comme un polar mémoriel, ni comme une autofiction réparatrice, mais comme un roman total qui laisse la part belle, sur un sujet si dérangent, à l'émotion et à l'humour.

*On n'est pas là pour disparaître* part du portrait d'un homme atteint de la maladie d'Alzheimer pour saisir sur le vif ce qu'est la perte de la mémoire, de la parole et de la raison. Avec ce septième livre optimiste et désespéré, Olivia Rosenthal confirme son talent et son inventivité langagière.



Hugues Jallon

# ZONE DE COMBAT

EN LIBRAIRIE  
LE 30 AOÛT 2007

ISBN 978.2.07.078462.2  
140 pages



Né le 13 juin 1970, Hugues Jallon est directeur éditorial des éditions La Découverte. Il est l'auteur de *La Base. Rapport d'enquête sur un point de déséquilibre en haute mer* (éditions du Passant, 2004). *Zone de combat* est sa deuxième œuvre de fiction.



“  
NOUS EN SOMMES LÀ.  
”

Le premier livre d'Hugues Jallon, *La Base*, était conçu comme un rapport d'enquête qui revisitait certaines utopies insulaires sous un angle paranoïaque-critique dans une lignée orwellienne. Dans une perspective similaire, l'auteur se lance un nouveau défi, tout au long de ce deuxième récit sans noms ni visages, ne mettre en scène qu'un seul personnage : « Nous ».

Écrit à la première personne du pluriel, *Zone de combat* soumet ses lecteurs à une sorte d'état d'urgence. Ce « nous » englobe un ou plusieurs couples ayant survécu à un attentat à la bombe. Tous vont enchaîner des stages de coaching, des groupes de paroles, des week-ends de remise en forme. 25 semaines d'affilée, soit 25 chapitres séquençant ce parcours du combattant post-traumatique. On apprend à se remobiliser et à s'endurcir, à se reprendre en main et à vaincre ses appréhensions. Ici, on ne se plie pas aveuglément à des diktats, on s'inspire plutôt de méthodes thérapeutiques. On ne subit pas la tyrannie d'une

pensée inique, on respecte ensemble des consignes de bon sens. Puisque ce « nous » survit dans la crainte permanente d'une désagrégation physique et mentale, puisque ces rescapés se sentent menacés jusque dans leur confort privé, seule la peur pourra désormais les gouverner. La peur obsédante mais stimulante, la peur désarmante mais motivante. On l'a compris, *Zone de combat* extrême notre *struggle for life*, entre périls terroristes et techniques du management. Mais ce qui fait l'originalité de ce texte, c'est la façon dont l'auteur brouille les pistes, efface la ligne de démarcation entre pulsion de mort et phobie victimaire.

À mesure que le texte joue / déjoue le suspense en cours, ne restent plus que des zombies *middle class* aux prises avec leurs démons intérieurs, des mercenaires prêts à tout pour sécuriser leur pouvoir d'achat, de repos, de loisir. Dans cette zone d'ombre, ce ventre mou de l'angoisse, chaque mot d'ordre révèle désormais sa duplicité, chaque

couple sa violence larvée, chaque supermarché sa chasse à l'homme avant la fermeture, chaque cuisine tout équipée son accident domestique, chaque adolescent fugueur son devenir bombe humaine. Dans ces camps retranchés de nos existences ordinaires, l'auteur de *Zone de combat*, en stratège de la guérilla psychologique, vient traquer nos pires ennemis potentiels au cœur de « nous »-mêmes.

Ensemble, tout est devenu possible. L'innomable surtout.



Claire Fercak

# RIDEAU DE VERRE

EN LIBRAIRIE  
LE 23 AOÛT 2007

ISBN 978.2.07.078224.6  
140 pages



Claire Fercak est née en 1982. Après des études de philosophie, elle a travaillé aux Éditions La Chasse au Snark et collaboré au *Journal de la Culture*. Elle est actuellement pigiste au magazine *Redux* et travaille dans une maison d'édition.

Le premier texte de Claire Fercak, *Rideau de verre*, est une plongée dans l'enfance par bribes mémorielles, sauts dans le temps, éclats d'événements. La narratrice s'exprime tout autant avec le « je » du souvenir qu'avec le « elle », plus distancié, de l'adolescente puis de la femme qu'elle est devenue. Ces deux voix en miroir font remonter de la prime enfance « l'origine de la douleur ». L'auteur recompose ainsi une genèse personnelle, non pas dans l'ordre chronologique de l'autobiographie mais dans un va-et-vient de temporalités bouleversées : « J'ai 7 ans », « J'ai 12 ans », « J'ai 5 ans », « J'ai 24 ans », « J'ai 14 ans »... C'est l'originalité de ce récit en forme de jeu de piste qui permet au lecteur de reconstituer l'identité brisée du personnage en revivant les flashes de sa conscience selon la même discontinuité.

Gamine fébrile, elle porte le poids d'un mal trop lourd. Elle semble d'ailleurs condamnée à rester toujours une petite fille aux yeux de son père, ce « cauchemar du père », cette figure insondable et fuyante. Contre cette énigme traumatique, ce trou noir généalogique, elle s'est bâtie une prison de verre qui lui sert

d'abord de refuge chimérique, avant de l'enfermer dans le piège cristallin d'une armure chimique. Son réel se partage alors entre sa maison — où se tiennent le chien Chiffon et ce père asphyxiant, bourreau lui-même en souffrance — et l'hôpital — avec ses médecins, leurs diagnostics contradictoires et leur litanie de médicaments. Bulle de verre qu'il faudra, un jour, briser.

Entre l'injonction paternelle « Tais-toi » et les rêveries trop solitaires, il reste peu d'issue. Pour s'en sortir, il y a d'abord les rencontres. Grâce à Sylvia, Virginia et Sarah, trois sœurs de psychose, la narratrice de *Rideau de verre* parvient à nouer un dialogue, à partager des sensations, une poésie commune. De fait, ses compagnes d'hospitalisation ne sont pas de chair et d'os mais des fantômes de lecture : Sylvia Plath, Sarah Kane, Virginia Woolf l'aident à repousser la tentation suicidaire. Leur présence discrète mais continue, sous la plume de Claire Fercak, permet à son texte de ne pas devenir la chronique annoncée d'une disparition. Grâce à elles, le récit met en scène la conquête d'un espace nominal par opposition aux prescriptions collectives.

De la maison de verre au rêve de papier, *Rideau de verre* conte l'histoire d'une fille qui, pour s'émanciper, se réfugie dans la langue, la lecture, pour y « vivre au conditionnel ». Ce bref roman fulgurant et tenu, âpre et vibrant, lui permet de revenir à la source d'une poésie intérieure, de l'idiome d'enfance perdu. Au terme de cette introspection vertigineuse, le paysage brumeux du temps antédiluvien s'éclaire. La confusion du « elle » et du « je » s'estompe : le partage des mots et des choses peut enfin se faire.



“  
Papa et moi sommes morts ici.  
”



Camille de Toledo

# VIES ET MORT D'UN TERRORISTE AMÉRICAIN



EN LIBRAIRIE  
LE 30 AOÛT 2007

ISBN 978.2.07.078548.3  
320 pages

Camille de Toledo est né en 1976 à Lyon. En 2004, il entreprend sa « Tétralogie Artificielle » : un tableau du monde à l'ère de l'imitation, des personnages déracinés, des jeux de double, des interactions permanentes entre la fiction et la vie. Sur les quatre livres prévus, deux sont achevés : *L'inversion de Hieronymus Bosch* (Verticales, 2005) et *Vies et mort d'un terroriste américain*, à paraître en septembre 2007. Il est également l'auteur d'un essai, *Archimondain-Jolipunk* (Calmann-Lévy, 2002).



Au même moment reparait, sous cette nouvelle jaquette, *L'inversion de Hieronymus Bosch*.

ISBN 978.2.07.077475.9  
272 pages



“  
J'ai menti. C'est vrai.  
”

Ce livre a failli s'appeler *Trois âges de la vie d'un homme*. Il conte l'histoire d'Eugène Green qui décide à dix-sept ans de quitter l'Amérique reaganienne. Rêvant d'Europe et d'Américains déviants comme lui (Salinger, Miller, Burroughs, Kerouac), il s'installe à Paris pour y découvrir que la fête est finie, qu'il ne reste que des jeux de miroirs, des guerres de vanités et la version bâtarde de l'*American dream*. Dégoûté, il choisit la clandestinité, puis la violence, et, parvenu au statut d'icône, il meurt parmi ses fidèles.

Mais que se passe-t-il lorsque le lecteur découvre, dès les premières pages, que cette vie d'Eugène Green est en fait un projet de film en train de s'écrire, *God save America*? Qu'advient-il du personnage principal lorsqu'on saisit que, derrière l'image de la route du Wyoming où il chemine pour quitter son pays, tout une chaîne allant du scénariste au metteur en scène en passant par les producteurs ou les critiques s'interroge? Est-ce la vie d'Eugène qui inspire le réalisateur et son scénariste ou ont-ils inventé cet anti-héros éminemment hollywoodien qu'est la figure du «terroriste»? Qui dirige véritablement cette histoire? Ainsi, une strate s'ajoute à

l'autre, et *Vies et mort d'un terroriste américain* se peuple des voix, interrogations, commentaires des auteurs du film et du script, des spectateurs, des critiques... Le scénario avance par hachures, débrayages grâce auxquels on entre dans l'intimité de ceux qui la fabriquent. Dans ce va-et-vient permanent, l'intrigue centrale — comment un gamin en vient à haïr son pays au point de le vouloir détruire et pourquoi cette époque fait naître dans la jeunesse un rêve d'anéantissement? — ne cesse de s'enrichir d'intrigues secondaires : désaccords au sein de l'équipe du film, prise d'otages lors de l'avant-première au Carnegie Hall, indignation grandissante des critiques... *Vies et mort d'un terroriste américain* devient alors une polyphonie acide et cruelle où l'on suit le projet fou d'un réalisateur repentant, la dépression d'un scénariste raté, l'hystérie tantôt burlesque, tantôt violente d'un *performer* devenu, malgré lui, un ennemi d'État, les affabulations morbides d'un adolescent mythomane, les envolées bibliques, hargneuses et revanchardes d'un évangéliste célèbre. Mais surtout, planant comme une ombre sur ce casting infernal, l'épopée bien réelle d'un des

plus fameux terroristes *made in USA*, l'ex-professeur de Harvard Theodore Kaczynski, alias «Unabomber», qui mena la plus longue campagne d'attentats jamais perpétrée sur le sol des États-Unis.

À l'issue de ces vies parallèles, une fois les multiples pistes de la machinerie narrative explorées, juste avant le générique de fin de *God save America*, s'éclaire la rencontre de l'apprenti génocidaire Eugène Green avec le vieil ermite Theodore Kaczynski. Tandis que Kaczynski incarne une violence archaïque, de celle qui croit encore aux origines, en l'authenticité d'une vie dans les bois à la Walden, Eugène devient, au fil des pages, la figure emblématique de la charnière des temps, l'icône d'un siècle désincarné, irréel, où l'image supplante la réalité.



Hervé Gauville

# PAS DE DEUX



**EN LIBRAIRIE  
LE 27 SEPTEMBRE 2007**

ISBN 978.2.07.078473.8  
128 pages

Hervé Gauville est né en 1949 à Bayonne. Journaliste à *Libération* de 1981 à 2006, il est l'auteur d'ouvrages sur l'art moderne et la danse contemporaine notamment de *Régine Chopinot* (Armand Colin, 1990), *Gazettes, chroniques d'art & autres passe-temps* (André Dimanche, 1993), *Parade* (Actes Sud, 1999), *Nothing is lighter than light*. Markus Raetz (Maison européenne de la photo, 2003), et, récemment dans une nouvelle édition, de *L'art depuis 1945* (Hazan, 2007). Il est aussi l'auteur d'œuvres de fiction : *Le cahier bleu* (Julliard, 1990), *Crier gare* (Verticales, 2001), *L'homme au gant* (Verticales, coll. « Minimales », 2005) et *Ci-gisent*, en collaboration avec Franck du Boucher (Les Impressions nouvelles, 2007).

Après *L'homme au gant*, enquête fictive à propos d'un tableau du Titien et son modèle inconnu, le nouveau livre de Hervé Gauville interroge rêveusement une autre forme d'art, la danse. Le prétexte de ce récit tient à un fait divers chorégraphique. Le 24 juillet 1889, on retrouve morts dans la campagne danoise une jeune femme et un homme plus âgé qu'elle. Ils se sont suicidés. Elle s'appelle Hedvig Jensen, mais le public qui l'a vue danser sur une corde dans un cirque la connaît sous le pseudonyme d'Elvira Madigan. Lui, c'est Sixten Sparre, lieutenant des dragons, marié, père, recherché comme déserteur. Poursuivis, éperdus d'amour, ils ont préféré la mort mutuelle à tout autre épilogue.

Partant de ce drame légendaire, le narrateur de *Pas de deux* croit retrouver cette trame dans les destins entremêlés de sa sœur, Maïté, et de son amant, Hervé. Perpétuel recommencement ou simple jeu d'échos, le motif se répète à un siècle de distance. L'une, faute de pouvoir travailler dans un cirque, s'investit corps et âme dans une compagnie de danse contemporaine. L'autre

s'engage dans l'armée par inadvertance, mais rétif à la vie de caserne, finit par déserteur et se déguiser en Pelléas, sur scène, pour partager en amateur la tournée de sa Mélisande. Planqué dans ce rôle d'emprunt, il joue à cache-cache avec les autorités. Le texte tente de cerner ce faux-semblant sentimental et asocial, entre « ball-trap » et « bal costumé », « point d'orgue » et « morceau de bravoure ». Car ce couple dépareillé ne sait que danser sur des braises, chacun à sa manière. Au terme de leur fuite, les voilà traqués dans l'arrière-pays provençal, non loin de la frontière italienne. Maïté et Hervé, suivis de leur inséparable compagnon de cavale — Marc, le frère cadet de celle-ci —, vont mettre fin à leur jour, se suicider ensemble, ou plutôt l'un par l'autre, selon un pas de deux réglé d'avance. Retour aux sources de la légende noire : « *Il tue la femme en immortalisant la danseuse. Une seconde détonation hors champ. Il n'avait plus besoin d'être vu pour se trouver lui-même.* » Et dans ce passage à l'acte impulsif et prémédité, culmine une certaine conception du

ballet, un art chorégraphique des corps désirants, dans les coulisses de la vie même, hors les planches de salut de l'académisme désincarné.

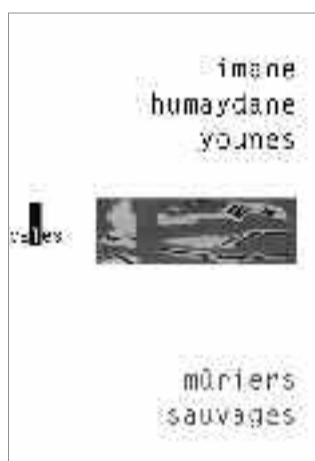
Il ne reste alors que Marc, esseulé, qui, des années plus tard, va reconstituer, arpenter, recouper, digresser et butiner autour de cette scène de disparition finale, cette image arrêtée, épiée de loin et qui l'a brûlé de trop près. À qui donc adresser ce témoignage rétrospectif ? À cet interlocuteur invisible, enregistrant le tout pour on ne sait quel usage, policier, journalistique ou testamentaire. Il fallait juste quelqu'un en face, un tiers presque absent, pour pousser la confession au-delà d'elle-même. D'où ce monologue en creux, intime et réflexif, grave et amusé, élégant et désinvolte, nourri d'extraits de correspondances et de souvenirs d'adolescence, qui cherche à saisir en flagrant délit la flagrance délictueuse de la geste amoureuse.



“  
*Elle ne danse pas, elle vole.*  
”



Imane Humaydane-Younes  
**MÛRIERS SAUVAGES**



**EN LIBRAIRIE  
 LE 4 OCTOBRE 2007**  
 ISBN 978.2.07.078302.1  
 160 pages

Imane Humaydane-Younes est née à Ayn Enoub (Liban) en 1956. Journaliste et anthropologue, elle a consacré sa thèse aux récits des familles de disparus pendant la guerre civile libanaise. En 1997, elle publie *Baa Mithl Beith Mithl Beirut* aux Éditions Al Massar, un premier roman qui reçoit un excellent accueil critique tant au Liban que dans le monde arabe : « *Ce livre est à mettre sur un pied d'égalité avec les plus grands romans arabes. Et rares sont ceux qui évoquent les traces que la guerre a laissées sur la personne dans les sociétés arabes* » (*Hawwa*, Le Caire). Traduit en français par Valérie Creusot sous le titre *Ville à vif*, le livre paraît en 2004 chez Verticales et bénéficie également d'une critique très élogieuse. *Toot Barri (Mûriers sauvages)* est son deuxième roman. Actuellement, elle écrit son prochain livre, *Autres vies*, à paraître en 2008, chez Al Massar.



“  
 Ta mère est partie à la recherche de son âme.  
 ”

Traduit de l'arabe [Liban] par Valérie Creusot

Avec *Mûriers sauvages*, Imane Humaydane-Younes confirme qu'elle est bien la conteuse des vies suspendues. *Ville à vif* était le tableau fragile du quotidien de quatre femmes prises dans le feu de la guerre civile. Ce deuxième roman nous ramène au Liban, dans une magnanerie perdue dans la montagne libanaise, au cœur de la communauté druze d'Ayn Tahoun. C'est là, dans une nature symbolique, que Sara, jeune fille rêveuse, cherche à remonter le fil de ses origines. Elle n'a de cesse de reconstituer l'image de celle qui n'a plus de nom sinon celui de « la maudite », sa mère, une femme libre qui a quitté la propriété lorsque Sara avait trois ans.

Certes la mère spectrale ressurgit derrière chaque mot, mais le véritable fantôme de cette histoire est le père, « le Cheikh », tyranneau de village, incarnation d'un monde clanique et archaïque dont ce roman nous donne à lire les signes avant-coureurs du déclin. Dépassé par sa femme qui l'a quitté, par son fils rebelle qui refuse de prendre sa suite, par Sara qui rêve d'ailleurs, il s'entête à poursuivre l'éducation des vers à soie alors que le marché

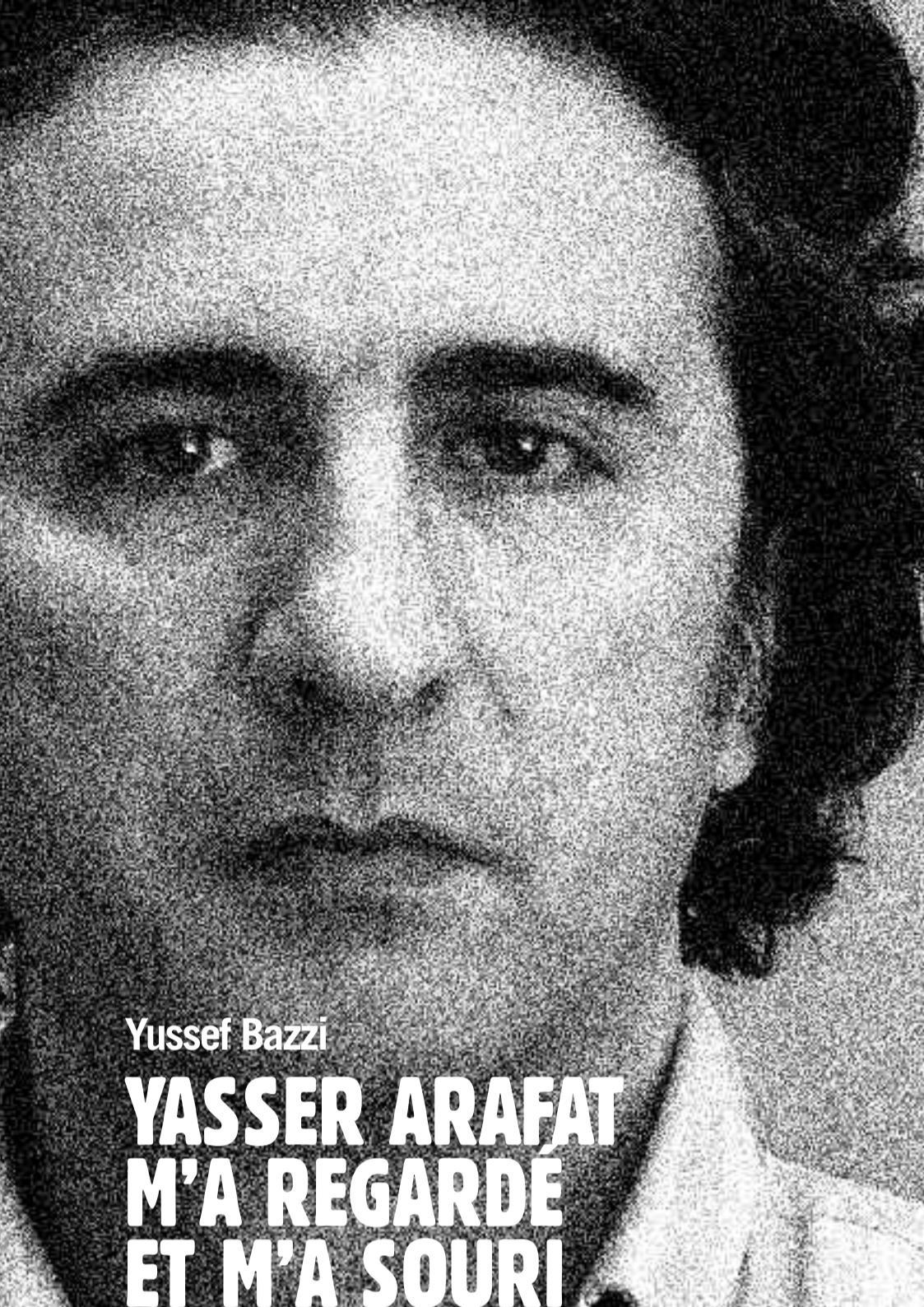
s'effondre. Comme dans *Ville à vif*, ce sont les femmes les véritables héroïnes de cette société d'hommes : Chams la sœur du Cheikh, Moutia une Tcherkesse venue d'Alep confidente de Sara, Maryam la Kurde, Chaki l'Arménienne, et les nombreuses ouvrières du domaine. Toutes pressentent la fin d'une époque. À la description des effondrements intérieurs (la structure familiale se délite), des luttes mentales (Sara cherche son identité et sa place) et des désirs étouffés (son éveil au désir et à la sexualité) répond la description d'une réalité orientale et traditionnelle. Ainsi le récit se déploie en une structure homothétique où la famille devient le petit théâtre de l'Histoire : la quête de la mère se joue sur fond de mutation sociale, la rupture des liens et des hiérarchies familiales annonce la disparition de l'ancien temps dans un Liban qui se cherche.

*Mûriers sauvages* s'inscrit dans la longue lignée (dont l'exemplaire *Marche de Radetzky* de Joseph Roth) de ces œuvres romanesques évoquant un monde ayant perdu ses valeurs ou vertus fondamentales et qui bascule

vers la destruction, balayé par le souffle crépusculaire d'époques agonisantes. La soie célèbre alors la métaphore d'une perfection, en proie aux prémices de la modernisation. « *Les mûriers que j'avais plantés dans le temps ont dû tomber à l'état sauvage, un arbre qu'on ne soigne pas, ça devient sauvage, forcément.* » Le père parle de ses arbres mais pourrait aussi bien évoquer ces générations engagées, à corps défendant ou volontaire, dans une guerre civile particulièrement barbare.

*Mûriers sauvages* est l'histoire, aux accents autobiographiques, d'un enterrement et la topographie mentale d'un être en devenir qui témoignent des différents aspects d'un monde que l'universitaire Anis Fraya avait qualifié de « civilisation en voie de disparition ». Dans une langue volontiers intime et mélancolique mais toujours à vif, Imane Humaydane-Younes tisse sous nos yeux la trame d'un Orient au féminin.





Yussef Bazzi

# YASSER ARAFAT M'A REGARDÉ ET M'A SOURI



**EN LIBRAIRIE  
LE 4 OCTOBRE 2007**

ISBN 978.2.07.078594.0  
96 pages

Yussef Bazzi est né en 1966 à Beyrouth. Il est écrivain et journaliste. Ancien collaborateur du journal *As-Safir*, il est aujourd'hui éditorialiste pour *Al-Mustaqbal* où il dirige le supplément culturel *Nawafez*. Son œuvre poétique, très appréciée et reconnue par les plus grands poètes du monde arabe, est éditée chez Riad al-Rayyes et Dar al-Jahid, notamment *Sans pardon* (2004), *Sous le marteau* (1997) ou *Le Camouflage* (1989). Yussef Bazzi a été combattant durant la guerre civile libanaise de 1980 à 1986, comme beaucoup de jeunes gens à Beyrouth, mais lui le fut dès l'âge de 14 ans. *Yasser Arafat m'a regardé et m'a souri* est le journal rétrospectif de cet enfant-soldat. Ce récit autobiographique est paru en 2005 à Beyrouth dans une version bilingue (arabe/anglais) chez Ashkal Alwan.



“  
*Les oiseaux dans la bouche et l'odeur  
de la grillade humaine dans les narines.*  
”

Traduit de l'arabe [Liban] par Mathias Énard

*Yasser Arafat m'a regardé et m'a souri*, dont le titre se lit avec toute l'ironie douce-amère qu'aujourd'hui elle suscite, est le journal d'un combattant trop précoce durant cinq années de guerre civile au Liban. Dès les premières lignes, nous découvrons l'abrupte singularité de ce parcours de vie... et de mort. «*Été 1981. J'ai 14 ans. Mahmoud al-Taqi inscrit mon nom dans le registre avant de m'emmener au dépôt. On me remet une paire de rangers, un uniforme kaki, une "tornade rouge" (l'insigne du parti) à mettre sur l'épaule, une ceinture avec trois chargeurs, deux grenades et une kalachnikov, dont le canon — acier russe, 11 mm de diamètre — est scié. Je suis affecté aux Forces centrales d'intervention du Parti social nationaliste syrien à Beyrouth. Le salaire est de 600 Livres libanaises et un paquet de cigarettes par jour. Je loge dans la base de la "Division Beyrouth", près de l'hôtel Bristol.*»

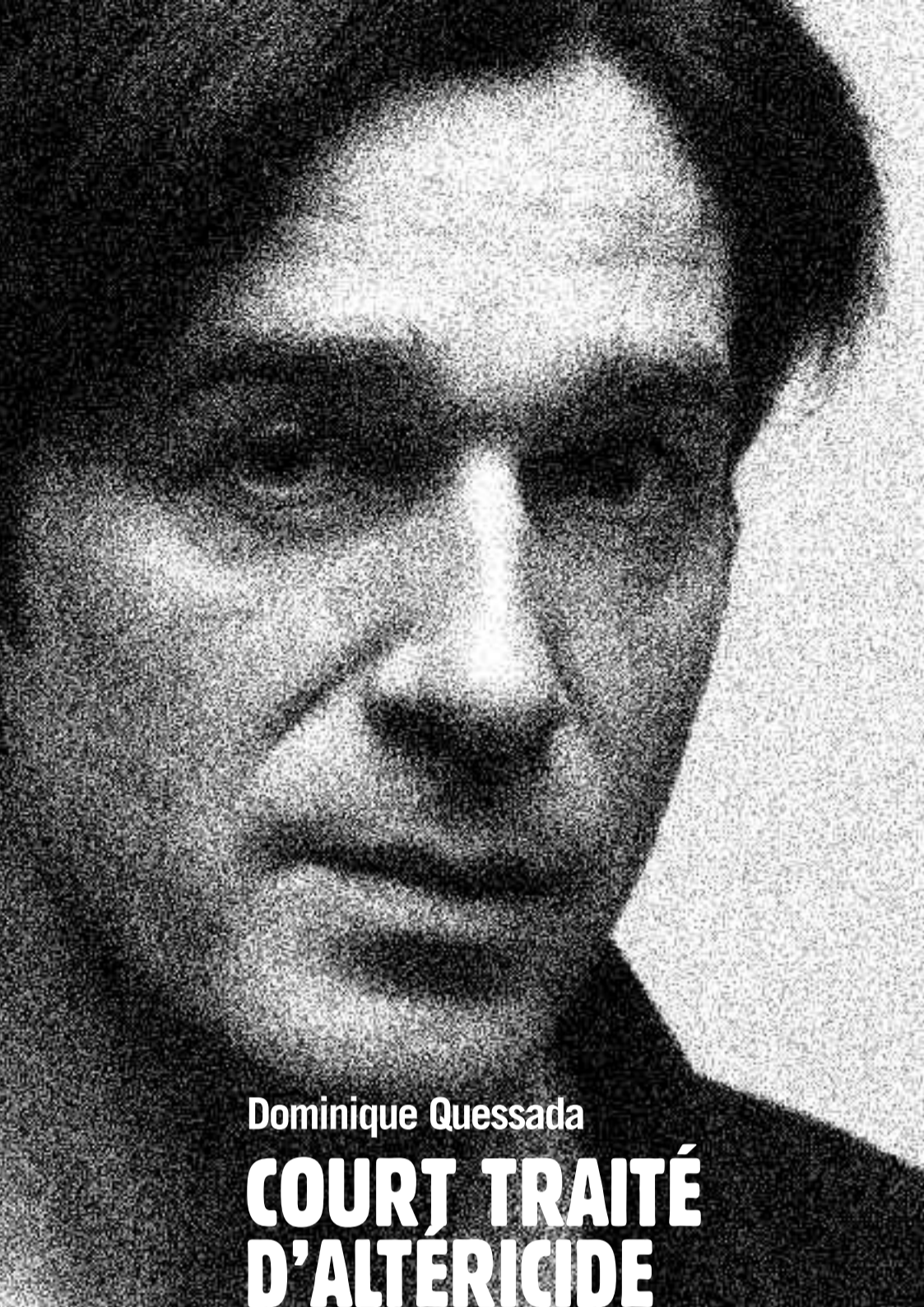
Collégien réfractaire et milicien en herbe — de 1980 à 1986 —, Yussef Bazzi nous restitue, au présent, son vécu d'enfant

engagé dans la guerre, une guerre civile particulièrement atroce dont il est à la fois le témoin direct et un acteur halluciné. Court texte, fragmenté, à l'écriture blanche et visuelle, *Yasser Arafat m'a regardé et m'a souri* nous entraîne sur les talons d'un gosse qui vit d'abord la guerre comme une escapade, loin de l'école et de ses contraintes. En compagnie de ses jeunes camarades, « ces types [qui] ont quitté l'école parce qu'ils ne voulaient plus se mettre en rangs », nous suivons ses frasques d'adolescent jouissant d'un certain nombre de privilèges et de profits financiers, tous liés à son activité de combattant. Entre insouciance et prise de risque, il y a la peur de mourir, latente, non dite et puis avouée au détour d'un paragraphe : « Sain et sauf, une fois encore. »

Le lecteur va vivre une expérience très forte où la part la plus irréelle du réel domine : «*Abou Ali Fajr, un officier d'origine jordanienne en costume blanc, franchit la porte en s'appuyant sur sa canne ; à peine l'ai-je vu qu'aussitôt il est comme*

*soulevé dans les airs. Mort sur le coup, d'une balle en plein cœur, il s'abat lourdement sur le sol. Le franc-tireur s'acharne sur lui et nous empêche de tirer son corps vers l'intérieur ; nous fabriquons alors une sorte de lasso avec une corde pour pouvoir le traîner sans danger.*»

*Yasser Arafat m'a regardé et m'a souri* est le journal d'un jeune homme de notre époque troublée, un témoignage en actes et en mots, le livre cicatriciel d'un ex-enfant-soldat, ce mercenaire de la géopolitique moderne. C'est aussi et enfin le texte brut et pacifié d'un poète qui, face à l'événement traumatique, s'engage dans la prose sans rien renier des puissances secrètes de sa langue.



Dominique Quessada  
**COURT TRAITÉ  
D'ALTERICIDE**

**EN LIBRAIRIE  
LE 26 OCTOBRE 2007**  
ISBN 978.2.07.078412.7  
140 pages



Dominique Quessada est philosophe. Il est l'auteur de deux essais parus aux Éditions Verticales, *La société de consommation de soi* (1999) et *L'Esclavemaître* (2002), d'un essai sur la photographie, *Le dos du collectionneur* (MEP-Mérial, 1999), ainsi que d'un récit, *Le nombril des femmes* (Seuil, 2001).



“  
*L'Autre a irrémédiablement disparu.*  
”

PRÉFACE EN FORME D'ENTRETIEN AVEC **PETER SLOTERDIJK**

« Ce livre dévoile un meurtre mais ce n'est pas un roman policier (le corps est introuvable, on serait bien en peine d'identifier un coupable et, par ailleurs, bien que les mobiles du crime abondent, il est fort possible que nous soyons en présence d'un cas de mort naturelle). Il signale un assassinat qui toutefois n'est pas inscrit au registre de la police criminelle (il n'est même pas sûr que l'acte relève du droit pénal). Il retrace une élimination mais il ne s'agit pas d'un récit d'espionnage. Il montre une disparition bien qu'il ne soit pas une biographie. Il présente une agonie quoiqu'il ne soit pas un traité de médecine (il tiendrait plutôt du compte rendu d'autopsie ou du carnet de note d'un médecin légiste). »

Ainsi s'ouvre ce *Court traité d'altéricide*, une « fiction philosophique » entre essai subjectivement intuitif et traité rigoureusement théorique. Cet opus, qui se veut à la fois didactique et prospectif, constate l'évolution d'un phénomène fondamental autant qu'inéluctable : la disparition de l'Autre. Après liquidation du concept d'Autre, l'altéricide inaugure l'« *analtérité* », un état paradoxal d'être sans Autre.

Ce texte de transition annonce donc un ouvrage à venir qui développera en profondeur cette même réflexion, *L'homme sans Autre*, comme logiquement l'altéricide préexiste à l'analtérité.

Encadré par une introduction et une conclusion éclairantes sur cette question philosophique de l'annulation de l'Autre, et surtout inauguré par un entretien entre l'auteur et le philosophe allemand Peter Sloterdijk, *Court traité d'altéricide* synthétise de nombreuses problématiques d'aujourd'hui en un petit nombre de pages avec les outils stimulants de la philosophie classique, moderne et très contemporaine : d'Aristote aux mouvements *queer*, de Hegel au World Trade Center, de Michel Foucault à l'analyse du cyber-espace, Dominique Quessada multiplie les sources et les idées pour expliquer le *fading* de l'Autre. Illustrée de nombreux exemples et accessible à tous les lecteurs, la logique de la liquidation de l'Autre passe par une analyse de la survalorisation de la catégorie de l'espace au détriment de celle du temps, la fabrication de la servitude, la fétichisation de la différence, la politisation de la sexualité autour du concept de « *gender* », des génocides,

ethnocides et du *xx<sup>e</sup>* siècle passé. L'histoire et la philosophie embrassent les siècles passés pour mieux comprendre notre propre rapport à l'altérité, à ce qui pour l'auteur de *L'Esclavemaître* est même notre relation à feu l'Autre, puisqu'il est mort... dans un temps paradoxal, où comme le souligne l'introduction « l'on n'a jamais autant exalté et cultivé la différence, où l'on semble donc n'avoir jamais autant parlé de l'Autre ni jamais tant paru le considérer ».

« Si l'Autre disparaît, y a-t-il encore quelqu'un, puisqu'en disparaissant l'Autre fait disparaître l'Un et l'Autre ? » Le suspense et la part de mystère au cœur de cette interrogation restent entiers.

# LES BELLES ÉTRANGÈRES DOUZE ÉCRIVAINS LIBANAIS

Organisées par le Centre national du livre pour le Ministère de la culture et de la communication depuis 1987, les Belles Étrangères veulent favoriser la découverte des littératures étrangères contemporaines. Le principe de la manifestation repose sur l'invitation, en novembre de chaque année, d'un groupe d'écrivains d'un même pays ou d'une même aire linguistique et l'organisation d'une série de rencontres dans toute la France, en partenariat avec des librairies, des bibliothèques, des universités et des associations culturelles.

Pour célébrer leurs vingt ans, du 13 au 24 novembre en 2007, les « Belles Étrangères » seront consacrées à la littérature libanaise, de langue arabe et française. Le Centre national du livre, organisateur de l'événement, invitera ainsi douze écrivains libanais, huit auteurs arabophones et quatre auteurs francophones, représentatifs de la diversité et de la richesse de la création littéraire libanaise d'aujourd'hui :  
**Zeina Abirached, Mohammed Abi Samra, Abbas Beydoun, Rachid El-Daïf, Hassan Daoud, Tamirace Fakhoury, Joumana**

**Haddad, Imane Humaydane-Younes, Elias Houry, Charif Majdalani, Alawiya Sobh et Yasmina Traboulsi.**

Un livre et un film accompagnent ces Belles Étrangères Liban. Le livre, *Douze écrivains libanais, Les Belles Étrangères*, une anthologie de textes inédits, est publié par les éditions Verticales avec le DVD du film réalisé par Mohamed Kacimi & Jean-Pierre Caussidéry.

## Rappel aux libraires

Le livre gratuit *Qui est vivant?* de nos dix ans est encore disponible à la Sodis. Il vous suffit de le commander en donnant la quantité souhaitée et le code Sodis suivant :  
**A 80 611.1**



## À VOS AGENDAS !

LE 17 SEPTEMBRE 2007  
Soirée-lecture des livres  
de la rentrée littéraire  
au Point Éphémère

Point éphémère  
200 quai de Valmy  
75010 Paris  
M<sup>o</sup> Jaurès ou Louis Blanc  
[www.pointephemere.org](http://www.pointephemere.org)

**Verticaux & Co**  
Ariane Audouard  
Philippe Bretelle  
Philippe Brulin  
Marie-Christine Clary  
Martine Grelle  
Jeanne Guyon  
Mathilde Helleu  
Élise Lacharme  
Alexandre Mouawad  
Yves Pagès  
Hélène Pelletier  
John Jefferson Selve  
Bernard Wallet  
Etainn Zwer

**Design graphique**  
Philippe Bretelle 2007  
**Photographies**  
© Philippe Bretelle

**Impression**  
4M, Montreuil-sous-Bois  
Dépôt légal : juillet 2007

Diffusion Gallimard  
Distribution SODIS

les événements, les nouveautés, le catalogue sur  
**[www.editions-verticales.com](http://www.editions-verticales.com)**

verticales